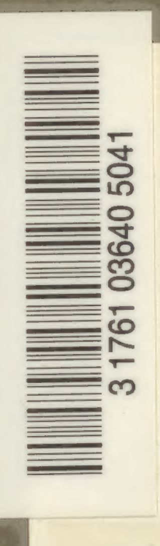


Méténier, Oscar
Le chansonnier populaire
Aristide Bruant

Chansonnier Populaire



DESSINS

DE

STEINLEN

1893

PAR

Oscar Méténier

AU MIRLITON, 84, boulevard Rochechouart.

PARIS

LE CHANSONNIER POPULAIRE

Aristide Bruant

PAR

OSCAR MÉTÉNIER

DESSINS DE STEINLEN

PARIS
AU MIRLITON
84, Boulevard Rochechouart, 84

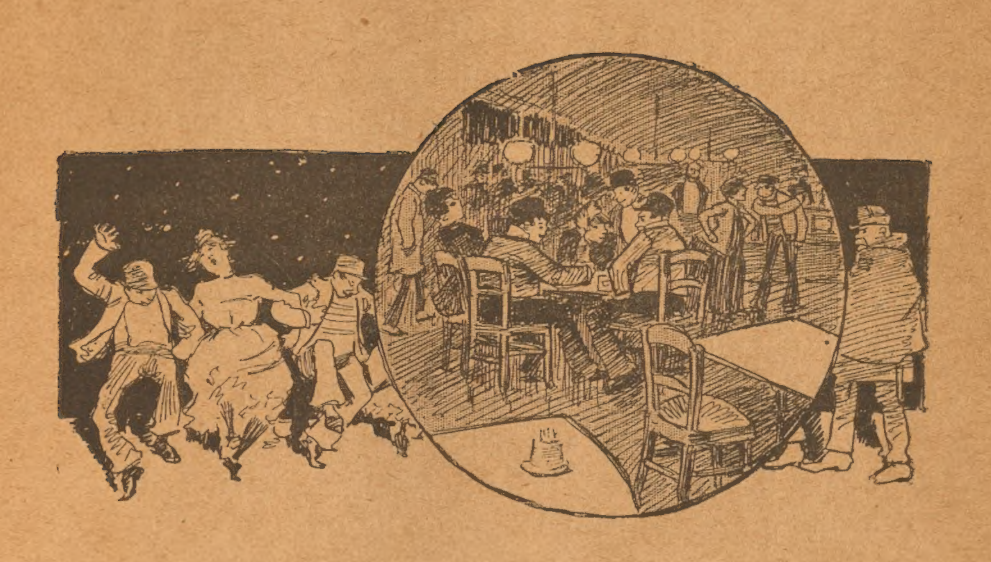
1893

ARISTIDE BRUANT

PAR

OSCAR MÉTÉNIER

Paris. — Imprimerie PAIRAULT et Cie, 3, passage Nollet. — 2298



Le « Chansonnier Populaire »

A l'extrême sommet de la butte Montmartre, sur la grille verte qui donne accès dans sa charmille et derrière laquelle aboie une meute de « Quat' pattes », une plaque émaillée, avec, au-dessous du nom d'Aristide Bruant, ces deux mots peints en noir : *Chansonnier Populaire*.

C'est le seul titre que Bruant ait jamais ambitionné; il l'a conquis. Il est bien par excellence le « *Chansonnier populaire* ».

Issu du peuple, c'est le peuple qu'il a toujours exclusivement chanté, et le peuple, en

reconnaissance, « a fait fête à ce gamin qu'il sentait si près de son cœur ! »

Aujourd'hui, ce sont les refrains de Bruant qu'on acclame au concert, qu'on chante dans les faubourgs.

Sa figure, popularisée par la gravure et l'affiche, est célèbre et restera légendaire. On dit maintenant le type Bruant, et des artistes se sont fait une spécialité de son imitation.

Au cours d'une excursion que je fis un jour avec Bruant dans les bas-fonds parisiens, et comme nous entrions dans un bouge où jamais auparavant il n'avait mis les pieds, sorte de goguette où « chacun disait la sienne », nous nous arrêtâmes surpris. C'étaient ses chansons qui faisaient tout le fond du répertoire de ces amateurs en guenilles.

Dès notre entrée, il fut reconnu. On l'acclama et, pendant deux heures, il tint sous le charme son auditoire. Il était chez lui... A sa sortie, on voulut le porter en triomphe...

— Je ne donnerais pas ma soirée pour beaucoup d'argent, me dit Bruant en sortant, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

Et l'an passé, au mois de juin, le soir de ses débuts aux Ambassadeurs, lorsqu'après le quadruple rappel d'une assistance enthousiaste et électrisée par son chant de guerre : *Serrez vos rangs !* il songea à regagner son cabaret, quel orgueil ne dut-il pas éprouver lorsqu'il

trouva, massée à sa sortie, une foule de dépenaillés que les agents avaient peine à contenir et qui l'emportèrent littéralement jusqu'à sa voiture, aux cris de : Vive Bruant !

C'était *leur* chansonnier qu'ils acclamaient, ou plutôt leur avocat, qui venait de plaider



victorieusement devant les repus la cause des affamés.

La caractéristique du succès particulier de Bruant, c'est qu'il a su à la fois devenir l'idole des misérables et se faire admettre par les autres, les gens de la haute et les fins-de-siècle, comme il les appelle. Il a pour lui les oppresseurs et les opprimés.

Son succès est complet. D'où vient cette apparente contradiction ? C'est que Bruant est

par-dessus tout un artiste humain... Tour à tour gais ou tristes, ses héros vivent et souffrent, et le vers célèbre

Homo sum et nihil humani a me alienum puto

reçoit ici son application. Je trouve, du reste, dans une critique littéraire de l'œuvre de Bruant, par M. Pierre Valdagne, cette très exacte appréciation :

« Le procédé de Bruant est simple. Il prend « ses personnages dans les plus infects cloa- « ques; ce sont des filles, des souteneurs, ou « des assassins; leur mentalité est nulle; « comme de simples brutes, ils étalent leurs « vices aux carrefours d'un Paris redoutable « que nous ignorons pour la plupart. Et après « nous les avoir montrés dans le fonctionne- « ment de leurs crapuleuses industries, il les « frappe brusquement d'une douleur humaine « et les fait exhaler, dans leur langue, une « longue plainte pitoyable. Il y a là un con- « traste saisissant; nous sommes par Bruant « soudainement invités à nous pencher sur des « misères morales dont le « décor » repous- « sant nous eût empêché de comprendre, sans « lui, l'existence possible; il nous émeut sur « ces êtres équivoques et nous contraint, non « sans puissance, à nous apercevoir qu'il y a « peut-être, et malgré nos répugnances, une « certaine solidarité entre ces gens-là et nous ».

Mais Aristide Bruant n'est pas parvenu du premier coup à cette maîtrise qui le met hors de pair

Il a travaillé, il a lutté, il a conquis lentement, vaillamment, un à un, ses galons d'officier dans l'armée des lettres, et peut-être est-ce à la difficulté de ses débuts qui l'ont forcé de vivre au milieu du peuple que nous devons le complet développement de son talent, arrivé à son apogée.

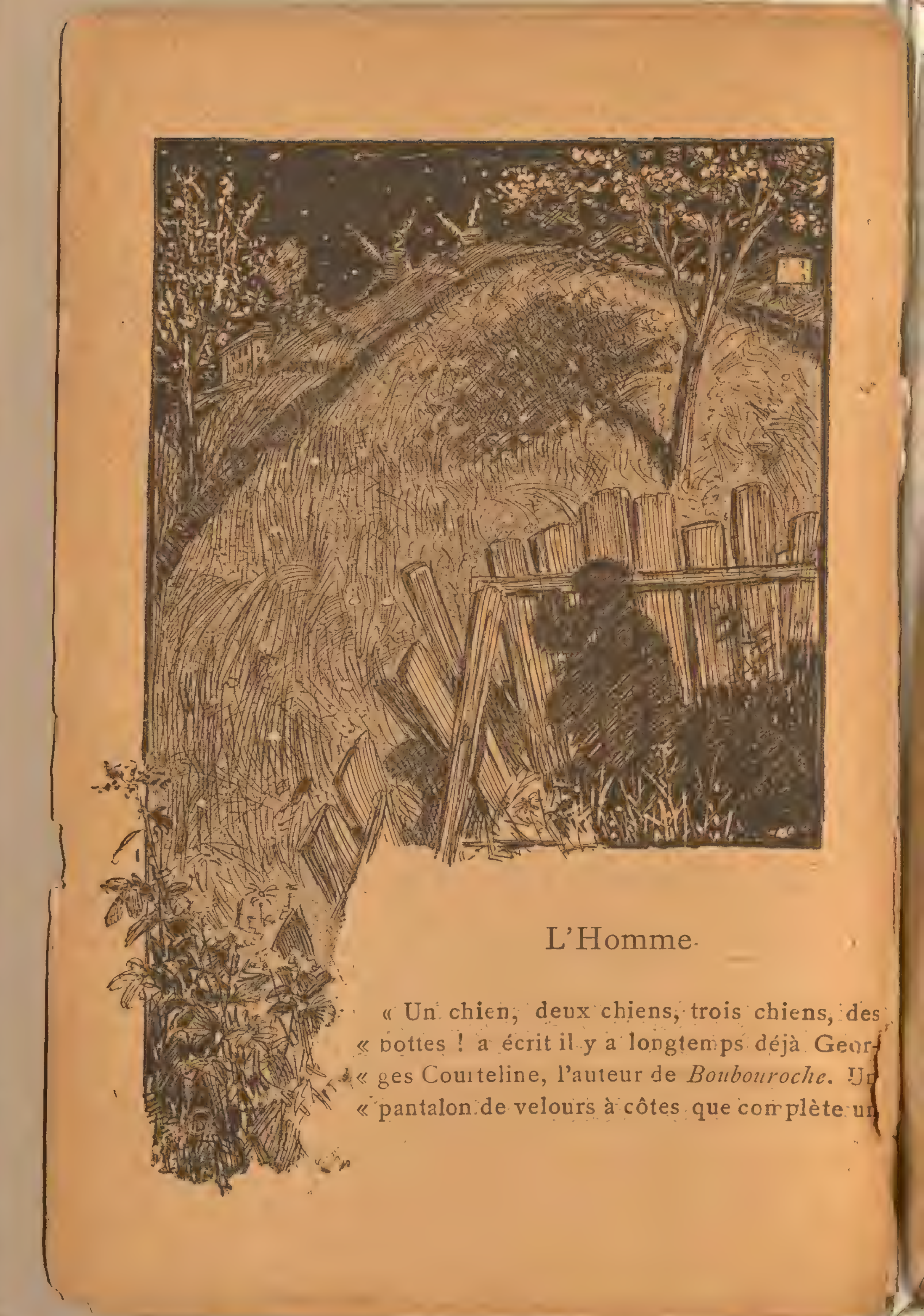
Les étapes lui furent dures et la route inclémente. Il a pâti et sa souffrance propre lui a appris à compatir à la souffrance d'autrui.

De là le grand souffle de pitié qui traverse son œuvre.

Cette pitié à fait sa popularité.

Le peuple aime qui l'aime !





L'Homme

« Un chien, deux chiens, trois chiens, des
« bottes ! a écrit il y a longtemps déjà Geor-
« ges Courteline, l'auteur de *Boubouroche*. Un
« pantalon de velours à côtes que complète un

« gilet à revers et une veste de chasse à bou-
« tons de métal! Un cache-nez rouge au mois
« de mai, une chemise rouge en tout temps!
« Sous un vaste chapeau à la va-te-faire-lan-
« laire, la tête, belle et douce, d'un chouan
« résolu. Le passant inquiet, s'arrête et inter-
« roge :

« — Bon Dieu! qu'est-ce que c'est encore
« que celui-là? Celui-là c'est Montmartre,
« Montmartre tout entier qui prend le frais
« devant sa porte, c'est Aristide Bruant, l'au-
« teur de Saint-Lazare, né à Courtenay (Loiret),
« le 6 mai 1851. »

Mais les temps ont changé et si Bruant à conservé son légendaire et immuable costume, il n'est plus à Paris de passant pour demander qui il est.

Si le hasard a fait naître Bruant à Courtenay, Paris le revendique comme sien à juste titre. C'est à Paris, où il est venu tout jeune, qu'il s'est trouvé pour la première fois aux prises avec la vie inclémente, qu'il a appris à en connaître les misères, c'est à Paris que vraisemblablement il finira ses jours.

Issu d'une famille de bourgeois aisés, il est mis au lycée de Sens et commence ses études qu'interrompent en troisième des revers de fortune.

A dix-neuf ans, en 1870, il fait partie d'une compagnie franche, *les gars de Courtenay*,

composée de soixante-dix lurons enthousiastes et commandés par un vieux sergent. Armés de fusils à piston, de pistolets d'arçon hors d'usage, ils forment l'héroïque projet d'arrêter l'envahisseur sous les murs de Courtenay et en effet, ils mettent un beau soir en déroute les



quatre uhlans d'avant-garde qui posent les premiers le pied sur le territoire de la commune.

Mais, dès le lendemain, des masses profondes surgissent de toutes parts à l'horizon et, du fond des bois où le jeune héros s'est abrité avec ses compagnons, Bruant assiste avec effarement au défilé de l'armée de Frédéric-Charles, un défilé qui dure sans interruption trois jours et trois nuits.

Cette équipée n'eut d'autre résultat que de compliquer les choses. Le maire de Courtenay faillit être fusillé, mais le futur chansonnier garda de ce spectacle une impression profonde, un sentiment de colère dont on retrouve plus tard l'écho dans ses chansons de marche, *la Noire*, par exemple :

Frères, jurons sur ses appas
Que Bismarck n'y touchera pas.
Pour elle, à l'ombre du drapeau,
Nous nous ferons crever la peau !
Voilà pourquoi nous la chantons !
Vive la Noire et ses tétons !

Au lendemain de l'année terrible, Bruant vient à Paris. Il faut vivre. Il entre à la Compagnie du Nord. Là, il se lie avec quelques collègues ambitieux comme lui et qui resteront ses camarades, car Bruant est un ami sûr, dévoué, qu'on aime toujours quand on a appris à le connaître.

C'est à eux qu'il confie ses projets d'avenir. Car il a des projets. Sa vocation commence à poindre, il aime le théâtre, il a une voix forte, bien timbrée, il a de l'allure, de la gueule. Il voudrait être artiste !

Et seul, sans maître, il occupe ses instants de loisir à apprendre la musique, à s'essayer dans quelques compositions.

Vivant au milieu du peuple, il avait en germe

ce talent d'observation qui devait plus tard se développer si merveilleusement. Une sympathie naturelle l'attirait vers les humbles, les mécontents, les opprimés qui souffraient comme lui. Il résolut de se faire le chantre des misérables et tout le temps que lui laissaient ses



heures de bureau, il le passait avec eux, s'assimilant leur langage, étudiant leurs mœurs, puis, rentré chez lui, le soir, il s'essayait à analyser ses impressions, à les rendre en conservant aux traits qui l'avaient frappé leur caractère pittoresque.

Il comprenait déjà quelle originalité se dégage de la langue primesautière de la rue et quelle œuvre de pitié peut sortir de la notation exacte des mille petits faits de la vie populaire, même sous la forme ironique et légère,

quoique brutale, qui caractérise sa manière.

Mais il comprit aussi que si cette tentative purement artistique lui gagnerait l'estime des lettrés, elle ne lui assurerait point des moyens d'existence. Et c'est ainsi que, sans renoncer à célébrer les bons voyous, auxquels il a voué une affection qui ne s'est jamais démentie, il fut amené à composer, avec l'approbation de dame Censure, une série parallèle de chansons, dont la plupart comptèrent parmi les plus grands succès de ces dernières années : *Le boulevard des étudiants*, *Henri IV a découché*, *La femme*, *La braise*, *C'est pas vrai*, etc., etc.

Enfin, un beau jour, non content d'en écrire les paroles et la musique, il rêve d'en devenir le créateur et il plante-là le chemin de fer.

Un directeur roublard l'engage au concert de l'Epoque. C'est fini, le voilà *Artiste!* et il inaugure sur la scène un genre qui a eu depuis de nombreux imitateurs.

Et tout de suite le succès vient à lui. Sa verve gouailleuse, son geste crâne, son regard franc, sa voix mâle plaisent au public.

Il connaît l'ivresse des bravos; la gloire des rappels... Autant que les barytons solennels et les comiques grimes, il enchaîne les cœurs à son char... Sa réputation grandit, on l'engage à la Scala, c'est le triomphe !

En même temps sa vanité d'auteur est chatouillée agréablement, mais à juste titre.

Bruant sait trouver l'air qu'on retient, qu'on fredonne en sortant et dont on reste obsédé, l'air qui s'applique au texte, tellement qu'on ne saurait dire si les paroles ont été faites pour la musique ou la musique pour les paroles.

De là, la vogue immense qui l'accueillit et qui rendit ses débuts à la fois si brillants et si difficiles, car il eut à lutter contre la jalousie et la mauvaise foi des vieux cabots, que gênait sa jeune gloire.

N'importe, dès qu'il paraissait en scène, une tempête d'acclamations le saluait ; le peuple avait reconnu l'un des siens ! Quant à lui, gagnant à présent en une soirée ce qu'il gagnait autrefois en une semaine, il avait conquis sa liberté. Au reste, il attachait peu de prix.

Un moment vint cependant où il se sentit écœuré, dégoûté de la vie de coulisses. Il avait acquis une notoriété suffisante; les célèbres, parmi les plus célèbres (j'ai nommé Paulus), lui demandaient des chansons; il lâcha les planches et on ne l'entendit plus que dans les cénacles, notamment à l'ancien Chat Noir, où il lança *A la Villette*, ce pur joyau, *La Marche des dos* et toute la série de ses chansons de quartiers.

Sa voie définitive est dès lors trouvée, et il commence à se composer un répertoire spécial de chansons et de monologues pris sur le vif dont le peuple fait toujours les frais.

Puis, le *Chat Noir* émigrant rue Victor-Massé, il assume bravement et tout seul sa succession au boulevard Rochechouart, et désormais le *Mirliton* devient le rendez-vous joyeux de tous ceux qui aiment à trouver au moins une intention artistique dans ce qu'on leur sert.





Le Cabaretier

Et voilà Bruant patron du *Mirliton*, ce cabaret inouï où la plus exquise grossièreté remplace la fatigante urbanité !

La porte en est fermée tout le jour.

A dix heures du soir, elle est ouverte et les consommateurs affluent.

Tout Paris a passé là, entre ces quatre murs enfumés garnis de portraits, de tableaux réalistes, illustrant pour la plupart une œuvre du chansonnier, — à noter spécialement une toile superbe de Steinlen et un fusain de Lautrec, — et tout Paris y repassera.

Au milieu du tohu-bohu des entrées et des sorties, Bruant circule, très à l'aise, tutoyant l'un, éclaboussant l'autre d'une épithète gaillarde, saluant à leur entrée les femmes d'un refrain impertinent, que tout le monde reprend en chœur, respectueux seulement pour l'armée française en l'honneur de laquelle il prescrit un ban traditionnel.

On boit de la bière, l'unique boisson permise aux consommateurs, de la «bière et de la *mauvaise*», proclame Bruant qui trinque avec ses clients, ceux-là surtout qu'il a le plus malmenés.

Et c'est une joie, une gaieté débordante, sans cesse entretenue par le Maître dont la verve gauloise ne tarit jamais et qui ne se répète pas.

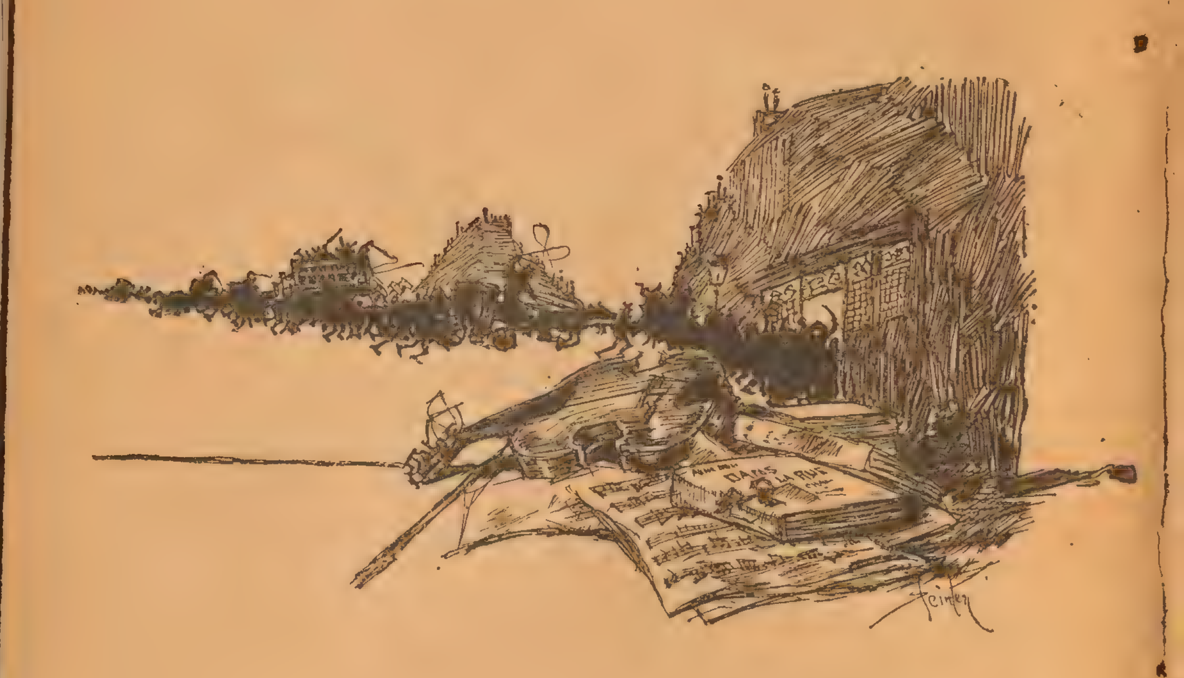
Il chante son répertoire, alternant avec le fidèle Alexandre et, de dix heures du soir à deux heures du matin, le cabaret ne désemplit pas.

Bruant a créé des vendredis où affluent les gens du monde, heureux de coudoyer des artistes.

Pas un étranger de marque qui ne tienne à visiter le Mirliton. L'an passé, les grands-ducs y ont passé toute une soirée.

Le rêve de Bruant est réalisé, que dis-je, il

est aujourd'hui dépassé, puisqu'en même temps qu'il a gagné ses galons dans l'armée littéraire, le petit employé de la Compagnie du Nord est en train de faire fortune.





L'Œuvre

Salué comme un confrère par les plus hautes personnalités du journalisme, discuté par la grande critique comme les auteurs les plus en vogue, le cabaretier du boulevard Rochechouart a écrit un livre qui restera : livre d'une gaieté amère et d'une philosophie bien noire sous son apparence frivole et dans sa forme brutale : *Dans la Rue.*

L'épigraphe donne la note juste :

> T'es dans la rue, va, t'es chez toi!

C'est le lamento du misérable qui ne sait où il couchera le soir, le chant de victoire du marlou, la plainte de la marmite, et pour qui

sait penser, c'est surtout un long cri de colère contre l'injustice suprême qui condamne les uns à avoir faim tous les jours quand, à côté, les braiseux de naissance peuvent vivre sans être forcés de truquer.

Ces gonc's-là, c'en a t' i' d' la chance,
Ça mange et ça boit quand ça veut.

Je ne sais personne pour avoir compris mieux que Bruant et exprimé comme lui dans leur véritable argot, l'argot de 1893, l'inconscience de ces parias de la société, qui, mon Dieu ! ne sont pas plus mauvais que le commun des mortels, — et combien plus intéressants ! — mais restent voués, de par leur origine et leur éducation, à une existence qu'il est de bon ton dans le monde de qualifier d'inavouable !

« Aristide Bruant, écrit mon confrère Edmond « Lepelletier, est un chansonnier à part. Il est « l'Orphée des antres malsains où grouillent « des monstres; il descend dans les enfers de « Paris et, tour à tour, il incline sa lyre popu- « laire devant le lit martyrisé de la fille « d'amour, le grabat du grelotteux, la fosse « commune de Saint-Ouen ; Saint-Lazare, mai- « son dolente, la Roquette, la place rouge, « l'attirent. Il a dans ses vers faubouriens des « accents d'artiste pour peindre les misères, « les détresses, les déchéances du mâle et de

« la femelle, gibier de bagne ou troupeau de
« lupanar. Il a sans doute souvent les pieds
« dans le ruisseau, mais il tend le front vers
« les étoiles. »

Dans tous les cas, c'est Bruant qui, le premier, a mis le doigt sur la plaie sociale.



C'est un philosophe profond en même temps qu'un observateur implacable. Indépendamment de ces pièces socialistes, humaines, qui forment la partie sérieuse de l'œuvre du chansonnier, son premier volume contient des chansons et des monologues où les petits vices, les petits travers, les petites passions du peuple sont étalés crûment et gaiement. Je citerai notamment *Amoureux*, *Gréviste*, *Lézard*.

Et toujours, qu'il nons donne froid dans le

dos avec *A Montrouge*, qu'il nous émeuve avec sa *Fantaisie triste* ou que l'ironie de sa *Bonne année* nous fasse sourire, Bruant reste l'esclave du mot exact, l'amoureux de la vérité que ne peut déconcerter aucune énormité.

Une conscience d'artiste servie par un admirable tempérament.

Nul ne pourra jamais mieux que lui comprendre le peuple, découvrir ses vertus, saisir ses vices, approfondir son inconscience.

Bruant dans ses chansons, d'une forme brutale mais si précise, en arrive à se substituer à ses héros. Il s'assimile leur langage à ce point qu'en même temps qu'elle subsistera comme une haute manifestation artistique, son œuvre restera aussi comme une étude complète et définitive de l'argot moderne.

Il y a nn an, l'auteur de *Dans la Rue*, a été nommé membre de la Société des gens de lettres. Son admission fit quelque bruit.

J'ai été l'un des parrains du chansonnier et un peu l'instigateur de sa candidature. Je demande la permission d'en rappeler les circonstances, qui sont curieuses.

A un dîner de la Société, un convive récita un jour une pièce de Bruant : *A Montmertre*, qui obtint le plus vif succès et comme on lui demandait si cette pièce était de lui :

— Malheureusement non ! repartit ce convive qui n'était autre que l'académicien Fran-

çois Coppée, elle est d'un grand artiste qui s'appelle Aristide Bruant!

Ce propos m'ayant été rapporté, j'engageai vivement Bruant à se présenter à la Société et à prier son admirateur Coppée de lui servir de premier parrain.

L'aimable académicien accepta avec le plus grand empressement et voici en quels termes il présenta le chansonnier :

« C'est avec plaisir que je présente à mes
« chers confrères du Comité des gens de lettres
« le bon chansonnier Aristide Bruant et que je
« lui sers de parrain.

« Je fais grand cas de l'auteur de : *Dans la*
« *Rue* et je le tiens pour un descendant, en
« ligne directe et légitime, de notre Villon.

« Rien de *livresque*, rien d'artificiel dans
« ses vers, d'un jet si naturel, d'un accent si
« populaire.

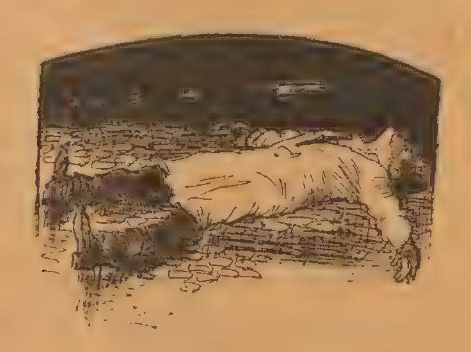
« En sortant de la *Chambre des horreurs* de
« son livre, on emporte cette pensée, triste
« et consolante à la fois, que le vice et le crime
« connaissent la souffrance et que les monstres
« sont à plaindre.

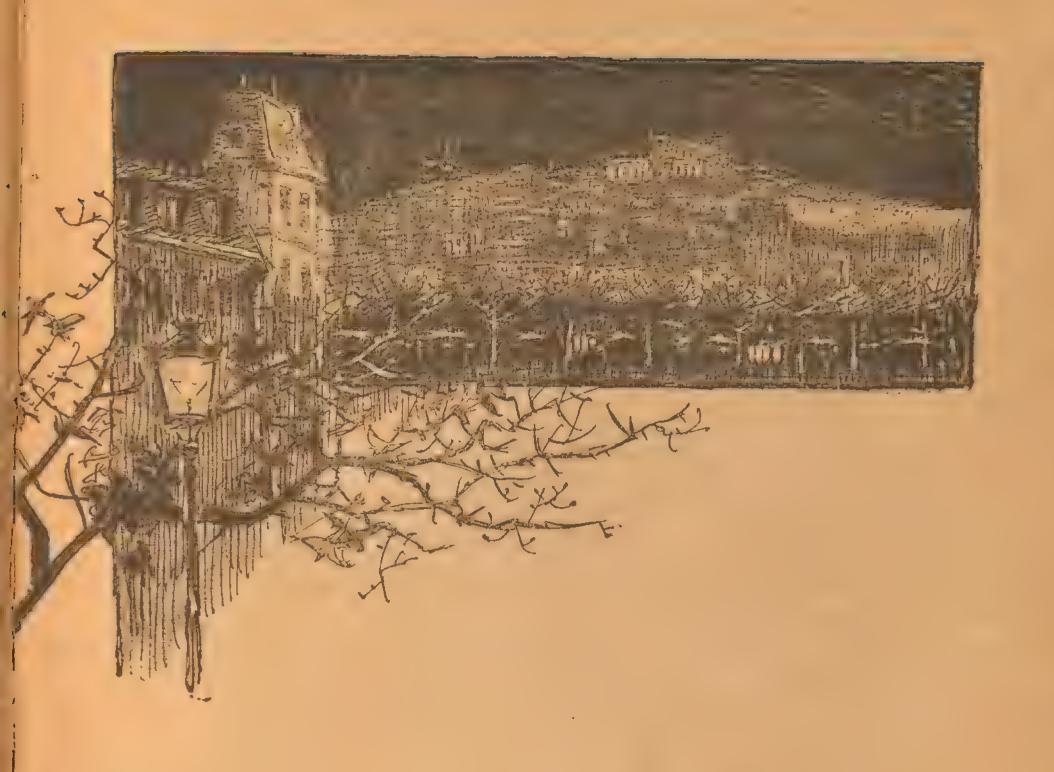
« Ce poète, sincère jusqu'au cynisme, mais
« non sans tendresse, cherche ses inspira-
« tions dans le ruisseau ; mais il y voit aussi
« briller un reflet d'étoile, la douce pitié. »

François Coppée.

Inutile d'ajouter que le chansonnier fut immédiatement admis et toute la presse fut unanime à louer l'éclectisme de la Société.

« La Société des gens de lettres, écrivait à « ce propos Edmond Lepelletier, déjà nommé, « ne peut que s'honorer de compter parmi « ses membres un chansonnier — t ès reproduit « et par conséquent utile à la ruche écrivante « — qui est l'un des plus vigoureux explora- « teurs des dessous de Paris et des caves de la « conscience humaine, un poète réaliste, abu- « sant peut-être un peu du verbe argotique, « mais qui a des lueurs saisissantes et des « éclairs tragiques, éclairant la vie dans ses « gouffres douloureux, l'Homme dans ses « prostrations ridicules ou sinistres, funèbres « ou joyeuses. Aristide Bruant, artiste et non « photographe, est l'un des peintres les plus « vrais et les plus coloristes de la rue, un « maître du paysage urbain, émule de Callot et « frère de Goya. »





Le Château des Saules.

Une vieille maison au coin de la rue Cortot et de la rue des Saules, tout en haut de la Butte, une maison historique qu'ont habité, il y a quelques siècles, Ignace de Loyola et les premiers jésuites. Elle est encore fort bien conservée avec sa porte massive, roulant sur des gonds énormes et éclairée par un judas.

C'est là qu'habite Bruant. Il couche dans le chœur de la chapelle des pères jésuites et fait sa toilette dans la sacristie.

Derrière la maison et sur la pente nord de la Butte, un vaste clos, terminé par une merveilleuse charmille qui conduit à une salle à manger d'été, construite en planches et tapissée d'affiches multicolores. Des plantes grimpantes recouvrent le tout et forment un dôme naturel



qui font de cette installation un séjour embaumé et toujours frais, même dans les plus chaudes journées de l'été.

Non loin de là, les communs, la cuisine, l'office, la chambre de François, à la fois jardinier, valet de chambre et sommelier ; plus loin le chenil, le poulailler, le pigeonnier et le toit du cochon...

Pas de bruit que le chant du coq ou l'aboiement des chiens, s'il survient un visiteur On se croirait à dix lieues de Paris. Bruant rêve de s'agrandir encore, de louer, puis d'acquérir

tout l'ancien jardin des Pères qui touche au *Château* par son extrémité.

Nous verrons, je vous le prédis, Bruant grand propriétaire.

En attendant il adore son coin qu'il ne voudrait jamais quitter.

Il se lève tard, fait un tour de jardin en sabots et veste du matin, suivi de ses chiens, puis déjeune. Le couvert est toujours mis pour les camarades qui ne reculent pas devant une ascension matinale : n'ai-je pas dit déjà que Bruant est le plus affable et le plus dévoué des amis ?

Puis Bruant passe selon la saison dans son cabinet ou dans sa salle à manger d'été, s'assied devant son piano ou devant sa table et se met à l'œuvre.

— Il n'y a que dans ce décor, dit-il, au milieu de ce grand calme, que l'inspiration me vient.

Disons un mot de son procédé de travail. Bruant n'invente rien, mais si une idée, un mot, fait surgir en lui un sujet de chanson, il y pense longuement ; il coupe mentalement ses couplets, puis il écrit.

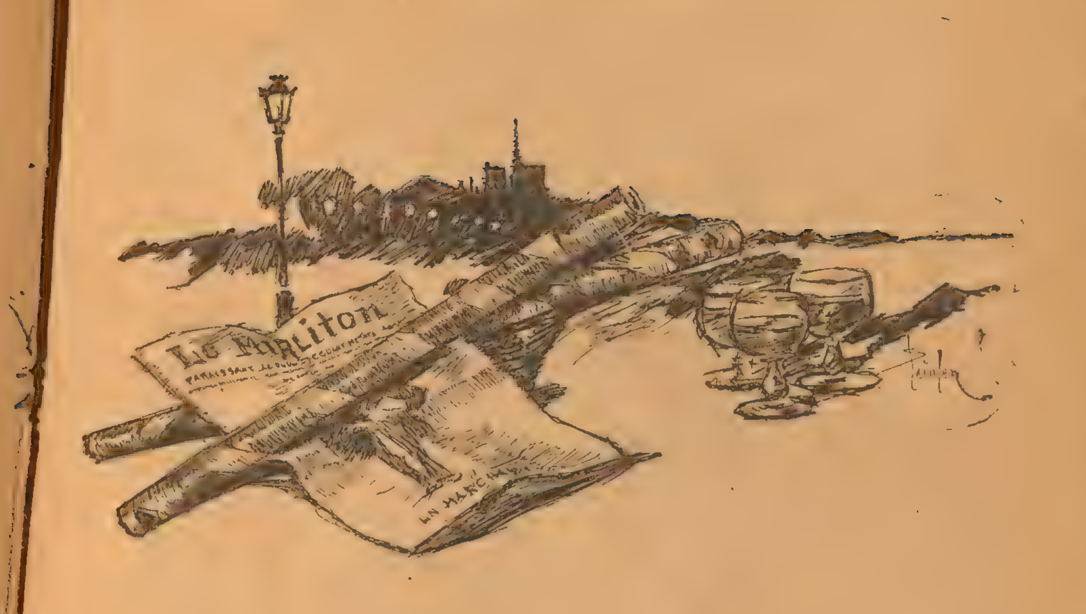
Parfois la chanson vient d'un seul jet ; le plus souvent il l'écrit dix fois avant de se déclarer satisfait et de la fixer dans une forme définitive. S'il doit employer un mot d'argot, il s'enquiert, s'assure qu'il est encore dans la

circulation, qu'il n'a pas été remplacé par un plus neuf. Il a le souci de l'exactitude poussé au suprême degré ; il veut être actuel, précis. Rien n'égale sa joie de découvrir le premier un vocable nouveau et d'en user. De là, cette intensité d'expression, si frappante dans la moindre de ses œuvres.

A six heures, Bruant dîne très légèrement ; il fait son « lézard » jusqu'à neuf. Alors il s'habille, endosse à regret sa veste de velours à côtes, chausse ses bottes, jette son grand manteau sur ses épaules, se coiffe de son vaste chapeau et descend au cabaret d'où il remonte à deux heures du matin.

Telle est sa vie habituelle, sauf les jours où le soin de son journal l'oblige à rompre la régularité de son existence.





Le Mirliton

Car Bruant est encore directeur de journal ! *Le Mirliton*, organe de la « Boîte », dont la collection vaudra cher dans dix ans, « paraissait à l'origine très irrégulièrement, une dizaine de fois par an. »

Mais, avec le succès, le public est venu et il a fallu songer à contenter cette nouvelle clientèle.

De mensuel, *le Mirliton* est devenu bi-mensuel, puis enfin hebdomadaire avec un format double.

Extrait du "MIRLITON" (1re série)

Nouvelle Année

Dessin de STEINLEN.



— T'as étrenné? Ben quoi! C'est-y pas le jour?

Aujourd'hui, *le Mirliton*, dont M. Fabrice Lémon, l'aimable secrétaire général des Ambassadeurs et de l'Alcazar, est le rédacteur en chef, est devenu le Moniteur officiel des concerts de Paris, de la province et de l'étranger. Il a des correspondants dans toutes les grandes villes. C'est une feuille d'informations qui rend le plus grand service aux artistes.

En première page, paroles et musique d'une chanson de Bruant ou d'un auteur en vogue, avec un dessin de Steinlen, le collaborateur ordinaire du chansonnier, l'illustrateur de *Dans la Rue*.

On connaît, indépendamment de cette collaboration, l'admirable série que Steinlen a donnée au *Gil Blas* illustré, et, auparavant, au *Chat Noir* et dans de nombreux journaux.

Je ne pense pas qu'aucun artiste ait pu se pénétrer jamais du texte d'un auteur autant que Steinlen l'a fait à propos des œuvres de Bruant. Je ne crois pas désobliger ce dernier en disant que je ne sais ce que je dois le plus admirer du texte même ou de la façon dont Steinlen l'a interprété.

C'est Steinlen, naturellement, qui fera les dessins du second recueil que prépare Bruant. Je prédis à tous les deux un succès égal et, à ce propos, qu'il me soit permis, sinon de manifester un regret, au moins d'émettre un avis.

Le Mirliton, dans ses derniers numéros, publie

Extrait du "MIRLITON" (1re série)

Dans la Rue

Dessin de **STEINLEN.**

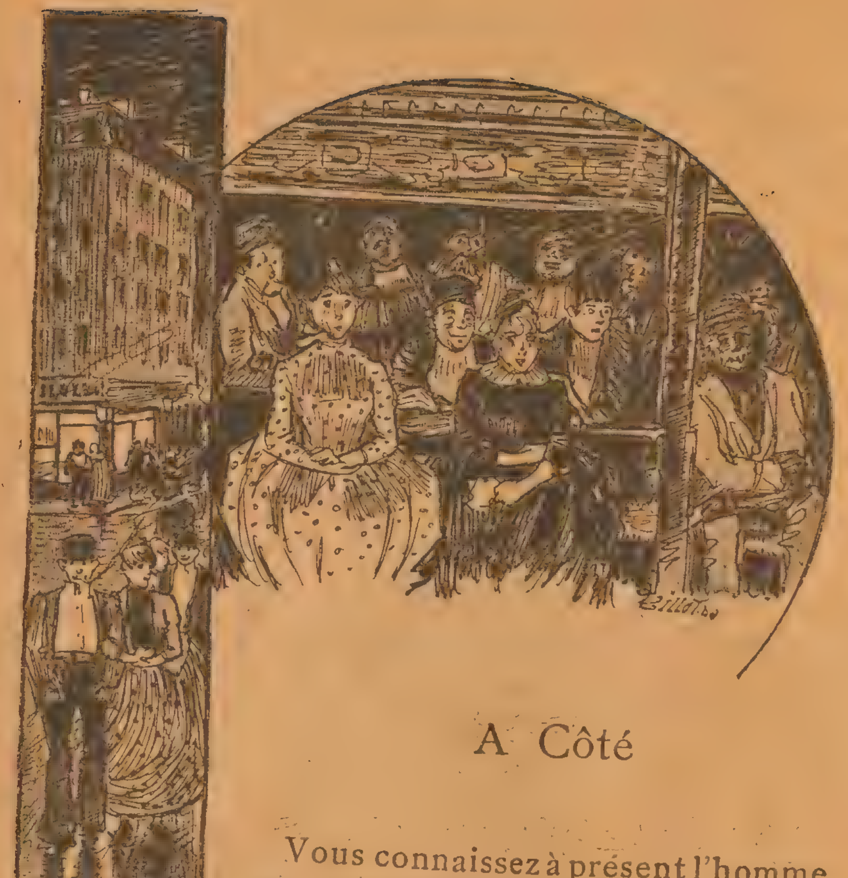


— Plus d'marmite ! Plus d'bouillon !

des chansons de Bruant première manière. Pourquoi ne pas utiliser les merveilleux dessins que Steinlen leur consacre en publiant un volume de : *Chansons de Concert* ?

Nous aurions ainsi, en trois séries, l'œuvre complète du poète et du dessinateur.





A Côté

Vous connaissez à présent l'homme et l'artiste, et il semblerait qu'il n'y a plus rien à dire sur lui. Mais pas du tout, Bruant est infatigable.

Son ambition s'est accrue avec le succès, et il rêve de recueillir ailleurs qu'à Paris de nouvelles moissons de bravos, maintenant que la renommée a déjà porté son nom aux quatre coins de la France.

Depuis sa triomphante campagne de l'an passé aux Ambassadeurs, son répertoire fait fureur.

Le cabaret de Bruant a sa scène dans toutes

les revues; on l'a vu au troisième acte d'un drame à l'Ambigu.

Son *113e de Ligne* est devenu la marche militaire du régiment où Bruant a servi.

Yvette Guilbert n'a jamais plus de succès que lorsqu'elle détaille les chansons du poète populaire.



Mévisto a été acclamé à la Scala dans les scènes arrangées pour lui où il disait tour à tour avec son talent si âpre ces trois pièces formant l'épopée du voyou au régiment : — *Les petits joyeux*, *Aux bat-d'Af*, et *A Biribi*.

Chaque concert a maintenant son Bruant.

Félicia Mallet a porté dans tous les salons de Paris le répertoire du chansonnier.

J'ai moi-même conférencé en compagnie de Bruant à la salle des Capucines.

Dernièrement encore, à Orléans, à Marseille à Lyon, puis à Bruxelles, Bruant pouvait se convaincre que la gloire l'y avait précédé.

C'est donc pour lui la consécration définitive, car, de tous côtés, affluent des demandes de directeurs et d'impresarios.

On veut entendre un poète !

C'est d'un bon présage et j'applaudis d'avance aux succès futurs de Bruant dont le plus beau titre de gloire sera peut-être un jour d'avoir déshabitué le grand public des scies ineptes dont on le sature pour lui faire goûter un peu de littérature !



Oscar Méténier

PAR

ARISTIDE BRUANT



Oscar Méténier

Méténier est un petit homme
Actif, ardent et convaincu,
Frétillant et pétillant comme
S'il avait du feu sous le cul.

Il fut d'abord au séminaire
Et pendant cinq ans, bien comptés,
Il fut apprenti commissaire,
Pour finir ses humanités.

6

Et pendant cinq ans, par la ville
Qui flotte et qui ne sombre pas,
Il courut constater les mille
Et mille accidents, les trépas

Violents : crimes, suicides;
Voir des gens noyés ou pendus,
Percés, troués, béants, rigides,
Brûlés, ratatinés, tordus.

A la Chapelle, à la Roquette
Et dans tous les coins d'icigo,
Avec des macs à rouflaquette,
Il apprit à parler l'argot.

Pas l'argot du pègre à la mie,
Ni l'argot chiqué des tatas...
Non... mais l'argot d'académie :
Largonji... chauffé sur le tas.

Et quand il sut jacter nature,
L'entraver comme un marloupin,
Il fit de la littérature;
Et l'on entendit Montépin

Et Collas et d'autres rengaines
Hurler, crier, sur tous les tons,
Et gueuler comme des baleines...
... Et ce que nous nous en foutons !...

Car il en pleut... car il en coule
Des volumes et des succès,
Et *La Chair* et *Dame la Boule*...
Même il eut son petit procès.

Quelquefois il fait du théâtre
Et ces quelquefois-là, son but
Est de rendre Alexis folâtre,
Ou de faire rire Dubut.

Il est artiste, journaliste,
Romancier puis conférencier,
Puis encore autre chose en liste,
Puis encore autre chose en cier.

On peut le blaguer, le combattre,
Il s'en moque... il pense, aujourd'hui,
Qu'il a du talent comme quatre
Et moi je pense comme lui.

Car Oscar est un petit homme
Actif, ardent et convaincu,
Frétillant et pétillant comme
S'il avait du feu sous le cul.





L'Ami

De tous les écrivains de l'heure actuelle, celui avec lequel je me suis trouvé le plus d'affinité est assurément Oscar Méténier.

Même esprit d'observation portant sur les mêmes sujets, même connaissance profonde des mœurs populaires, même pitié pour les humbles, les déclassés et les déshérités.

Livrant le même combat, nous devions fa-

talement nous rencontrer; du reste, Oscar Méténier a déjà raconté les joyeux détails de notre première entrevue.

Je lui laisse la parole :

« Il y a quelques années, je me trouvais attablé, une nuit, au fond « du Sénat », l'arrière-salle du Château-Rouge, le bouge fameux, trop connu aujourd'hui de la rue Galande. A cette époque, le refuge du père Trollier n'était point encore catalogué parmi les curiosités parisiennes qu'il est de bon goût de visiter entre une heure et deux heures du matin. C'était un cercle très fermé, dont seuls quelques rares invités avaient le droit de franchir impunément le seuil.

« Gamahut y faisait encore des poids et Jouineau, un poète que la Centrale nous a ravi, y disait ses vers.

« Je corrigeais à ce moment les épreuves de mon premier livre *la Chair*, et j'étais venu là pour demander à Jouineau une de ses chansons que je me proposais d'introduire dans une étude d'argot intitulée *En Famille.* »

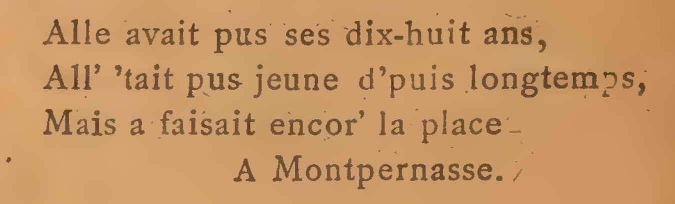
« Très flatté, Jouineau se mit à ma disposition et me chanta tout son répertoire : une parodie de *Carmen*, *Bras-de-Fer*, *la Tourterelle*, etc.

« Comme rien de tout cela ne me satisfaisait :

— Attendez, me dit-il, je vais vous en pousser une dont vous serez content... C'est une de mes dernières.

« Et sur-le-champ il entonna :




Alle avait pus ses dix-huit ans,
All' 'tait pus jeune d'puis longtemps,
Mais a faisait encor' la place
A Montpernasse.

En la voyant on savait pas
Si c'était d'la viande ou du gras
Qui ballottait su' sa surface,
A Montpernasse.

Alle avait quéqu's cheveux graisseux,
Perdus dan' un filet crasseux
Qu'avait vieilli su' sa tignasse,
A Montpernasse.

Alle avait eun' robe d'reps noir,
L'matin ça y servait d'peignoir,
La nuit ça y servait d'limace,
A Montpernasse.

A travaillait sans aucun goût ;
Des fois a faisait rien du tout,
Pendant qu' j'étais dans la mélasse,
A Montpernasse.

En vieillissant a gobait l'vin,
Et quand j'la croyais au turbin,
L'soir a s'enfilait d'la vinasse,
A Montpernasse.



Pour boire a m'trichait su' l'gâteau,
C'est pour ça qu' j'y cardais la peau,
Et que j'yai crevé la paillasse,
A Montpernasse.



Depuis que j'l'ai pus, j'me fais vieux,
Et pendant qu'a m'attend aux cieux,
J'rends quéqu's servic' à Camescasse,
A Montpernasse.



« Très frappé par l'odyssée de la pauvre fille *« à qui son dos cardait la peau »*, j'en fis mon compliment sincère à Jouineau ; pourtant un doute s'éleva dans mon esprit, je trouvais cette cruelle ballade si supérieure à tout le reste ! Je demandai :

— Elle est bien de vous, n'est-ce pas ?

— Oh ! Monsieur ! fit le poète indigné de mon soupçon.

— Vous me permettez de l'imprimer ?

— Comment donc ! seulement... ne mettez pas mon nom... Vous savez... je vis tranquille maintenant, je ne tiendrais pas à ce qu'on sut !...

« Je connaissais mon Jouineau par cœur ; j'attribuai cette discrétion si rare chez un poète à un intérêt d'ordre privé dans lequel l'Art n'avait rien à voir et je me conformai à son désir.

« Le lendemain, j'envoyais à mon éditeur la chanson, que *son auteur* m'avait crayonnée sur un coin de table entre deux verres de mêlé-cassis, et je l'annotais avec ce simple renvoi au bas de la page : *authentique*.

« A cette époque, je ne connaissais Bruant que pour l'avoir vu une fois ou deux chez Salis, et pour l'avoir entendu chanter ses œuvres première manière au concert de la Scala. Je savais qu'il était l'auteur de ces deux petits chefs-d'œuvre : *A la Villette* et *A Saint-Lazare*, mais, je l'avoue à ma honte, c'était tout.

« Ma confusion fut grande, lorsque, plusieurs mois après l'apparition de mon livre, un hasard me fit tomber entre les mains un numéro du *Mirliton* qui contenait *A Montpernasse.*

« Bruant n'avait pas réclamé. J'étais fondé à croire qu'il n'avait pas lu *la Chair*. J'eus le tort de ne pas prendre les devants.

« L'an passé, au cours d'une soirée passée à Montmartre, en compagnie de Laurent Tailhade, l'exquis poète, et comme nous sortions d'une vague brasserie:

— Entrons chez Bruant, me proposa mon compagnon, nous n'y boirons peut-être pas de très bonne bière, mais nous y trouverons des amis.

— Chez Bruant ? Je n'y suis jamais allé et je vous avouerai que j'ai commis à son préjudice un plagiat involontaire... Ainsi donc, je ne tiendrais pas...

— Raison de plus ! Il faut connaître Bruant, ne serait-ce que pour lui expliquer que votre bonne foi a été surprise. Il est garçon d'esprit et vous me remercierez de vous avoir conduit chez lui... Vous verrez !

« Un instant après, il me présentait au cabaretier du *Mirliton.*

— Ah ! c'est toi Méténier, me dit Bruant en me serrant la main, ça me fait plaisir de te voir, parce que je te gobe... T'es le seul à Paris

avec moi qui sache en entraver sérieusement... et du vrai ! J'viens de faire paraître mon bouquin, je vas t'en donner un exemplaire... avec une dédicace.

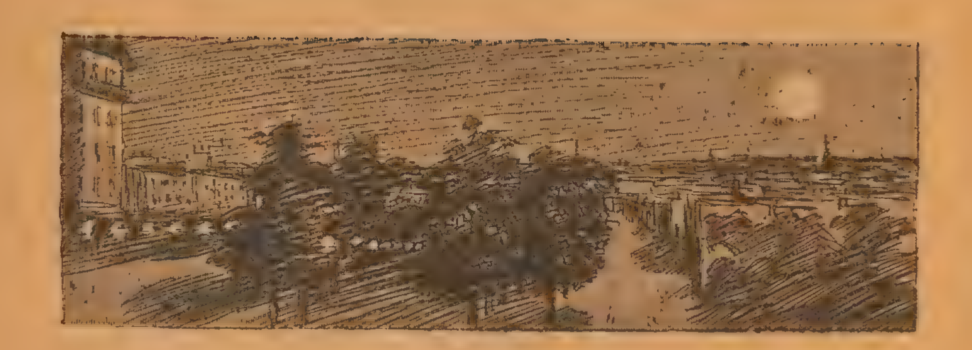
« Et il me remit un volume à la première page duquel il avait malicieusement écrit :

A Oscar Méténier
l'auteur d' « A Montpernasse »
Cordialement.
A. Bruant.

« Ce fut sa seule vengeance.

« Tel fut le prélude d'une amitié solide pour l'homme que j'ai appris à connaître depuis et qui n'a d'égale que mon admiration pour l'artiste. »





Notes Biographiques

— Oscar Méténier est né le 17 janvier 1859, à Sancoins (Cher). Il fit ses études chez les Pères jésuites, puis s'engagea, à dix-huit ans, au 13e régiment d'artillerie.

Son congé terminé, il devint secrétaire de commissaire de police à Paris et c'est dans cette situation qu'il fut à même, pendant six années, de réunir pour ses études littéraires des matériaux précieux.

Il donna sa démission en 1889, devint un collaborateur assidu au *Gil Blas*, au *Journal*, etc., et

se fit remarquer par l'audace des thèses soutenues dans ses romans et dans ses pièces.

Voici la liste de ses différentes œuvres :

ROMANS ET NOUVELLES

Madame la Boule.
La Lutte pour l'amour.
Zezette.
Les Cabots.
Le Mari de Berthe.
Le Gorille.
Le Policier.
Le Beau monde.
La Nymphomane.

COLLECTION A 0.60 CENTIMES

La Chair.
Myrrha-Maria.
Outre-Rhin.

PROCHAINEMENT

Demi-Castors, grand roman.
Barbe-Bleue id.
Le 40e d'Artillerie.
Histoires Saintes.

THÉATRE

En Famille (Théâtre Libre).
La Puissance des Ténèbres (id.)
(Traduction de Tolstoï).
La Casserole (id.)
Les Frères Zemganno (id.)
(Collaboration avec Alexis).

Monsieur Betsy (Variétés).
(Alexis collab.)

Charles Demailly (Gymnase).
(Alexis, collab.)

La Bonne à tout faire (Variétés).
(Dubut de Laforest, collab.)

Rabelais (Nouveau-Théâtre).
(Dubut de Laforest, collab.)

Très Russe (Théâtre d'Application).
(Jean Lorrain, collab.)

PROCHAINEMENT

Merlin l'Enchanteur.
(Pièce à grand spectacle).





Paris. — Imp. PAIRAULT et Cie, 3, passage Nollet, 2293